

terrain découvert, je vis qu'elle donnait la main à Léa. La fillette sautillait de joie. Je me demandais ce que faisait ma mère avec la fillette. Pourquoi elles sont si proches ? Je ressentis une pointe de jalousie, mes fils auraient-ils une rivale ? Cerise se serait-elle rapprochée de ma mère ? Je croyais que ma mère me disait tout, j'étais frustré, je m'en voulais, car après tout, elle a le droit de voir qui elle veut, elle n'a pas de compte à me rendre. Ce petit froissement d'ego dépassé, je me promis de voir mes parents plus souvent. Une petite voix mesquine me souffla « tu veux marquer ton territoire ? » à laquelle je répondis « peut-être, je ne prétends pas le contraire, mais il y a autre chose : un jour ils ne seront plus là, c'est maintenant qu'il faut passer du temps avec eux » !

J'en étais là de mes réflexions lorsque j'entendis quelqu'un marcher. Léo surgit devant moi. Je ne sais lequel des deux fut le plus surpris, de lui ou de moi. Je me suis levé d'un bond, il s'est immobilisé. Il paraissait gêné. L'endroit est peu fréquenté, les randonneurs s'y aventurent peu, ils préfèrent les abords de la falaise, avec ses sentiers abrupts et la descente vers le village des pêcheurs où ils trouvent de quoi se restaurer. Il sentait bon, comme quelqu'un qui vient de se parfumer. J'ai trouvé ça bizarre, mettre du parfum pour se promener. Je connaissais ce parfum, je n'ai pas réussi à l'identifier mais j'étais sûr de l'avoir déjà senti. Chez lui sans doute. Cerise se parfume tout le temps, elle parfume sa fille, il y a des familles comme ça, on se parfume du matin au soir. Je l'ai salué, je lui ai souri, je le trouve sympathique, quelque chose m'attire chez lui, je ne saurais dire quoi, en même temps il m'intrigue.

Depuis son arrivée sur l'île, il se passe des choses bizarres, imperceptibles pour le commun des mortels. Un mystère

l'entoure, son charisme ne fait aucun doute, mais il y a autre chose. Cerise, la cousine un peu gauche, mal dans sa peau, rebelle, aventurière, un peu légère, assez naïve pour tomber enceinte et garder un enfant non désiré, clamant son indépendance, revient sur l'île au bras de Léo, un type dont le caractère affirmé se remarque au premier regard ! Cette écorchée vive semble prête à toutes les concessions ! Léo pourrait fonder une secte sur un claquement de doigts !

Il a séduit ma mère, c'est flagrant. Léo est le genre de personne qu'on ne rencontre pas par hasard. Serait-il arrivé sur l'île pour réparer quelque chose ? Ma mère aurait-elle succombé à la tentation de voir en lui la réincarnation de mon frère jumeau ? Le bébé dont on ne parle jamais mais tellement présent dans nos silences. Si c'est le prix à payer pour lui permettre de connaître enfin la paix, pourquoi pas ? Elle a un regain de vitalité et une joie de vivre que je ne lui connaissais pas. A l'inverse, mon père est devenu pensif, fuyant. Serait-il jaloux ? Je ne parle pas de la jalousie de l'homme amoureux, mais celle de l'homme qui voit l'être aimé s'éloigner et s'intéresser à d'autres sujets. Je l'ignore, je tergiverse, j'extrapole, je ne suis sûr que d'une chose, l'arrivée de Léo est un bouleversement. Je redoute qu'il se passera quelque chose sur cette île trop calme où tout le monde paraît beau et gentil. On peut être beau et gentil aujourd'hui, et capable du pire demain. C'est juste une question de circonstances. Les meilleurs ne sont pas toujours ceux que l'on croit. Les pires non plus...

Léo me salue d'un geste gauche, il voulait parler, se ravise. Je lui rendis son salut, je crois que j'ai été aussi gauche que lui, je n'ai rien trouvé à lui dire lorsque, s'étant retourné, il a lui aussi aperçu Léa et ma mère disparaître dans la forêt.

- La petite fille et la grand-mère, elles sont magnifiques n'est-ce pas ? fait Léo d'une petite voix.

- En effet, c'est mignon, c'est tout ce que j'ai été capable de répondre.

Il a relevé la tête, il est reparti.

Je suis reparti moi aussi. Je me suis retourné, Léo avait disparu. Je me suis senti dépossédé, je croyais que cet espace nous était réservé, à Prune et à moi, à notre famille et que ne venaient ici que les gens que nous y convions. J'aurais aimé balayer les pensées qui m'agitaient et me polluaient. Qu'est-ce qu'il a voulu dire par la grand-mère ? La femme âgée ou la grand-mère de la petite fille ? Il s'agit de ma mère, c'est pas la grand-mère de Léa, et Léa n'est pas sa fille !

Et puis ce parfum ? Ça me revient à présent, c'est un de mes premiers parfums, comment ai-je pu l'oublier ? Je ne le porte plus depuis longtemps, il doit rester quelques flacons dans le petit laboratoire. Ma mère lui aurait donné mon parfum ? Justement celui-là, dont j'étais le plus fier ? Je n'ai plus mis les pieds dans la parfumerie depuis une éternité. Je devrais y faire un tour un de ces jours.

Je n'arrivais pas à chasser Léo de mon esprit. Le visage de mon jumeau m'apparut sous ses traits. C'était donc cela : Léo m'attirait comme un frère jumeau. Le manque de ce jumeau était toujours là. Alors que je ne l'ai pas connu. Se peut-il que les neuf mois que nous avons ont passé ensemble dans le ventre de ma mère aient gravé dans mon corps et mon âme un souvenir indélébile ? Nous n'avons aucune mémoire de notre période pré-natale. Ces neuf mois passés ensemble à nous construire sont sortis de ma conscience, pourtant leur trace continue de se manifester, comme des lianes invisibles qui se propagent sur les murs de mon existence. A certains moments

je le sens là, à mes côtés, il me parle dans un langage qui n'a pas besoin de mots, c'est juste une sensation, qui s'impose et comble un vide. Je suis né seul dans une famille qui en attendait deux. Celui qui est parti est toujours là, rien ne l'effacera jamais.

Léo

Dehors il faisait nuit.

Dedans c'était le grand jour.

La lumière occupait tout l'espace.

Au centre, une boule éblouissante.

Sans chaleur, avec des heures à n'en plus finir. Des odeurs changeantes. Ce sont les odeurs qui m'ont fait prendre conscience de la vie. Une forme de vie. J'ignorais que j'étais vivant. Des parcs de verre. De verre ou d'autre chose, comment savoir ? Quand j'ai commencé à sentir mes membres bouger, je me suis dit que je pouvais faire quelque chose. Quoi, je l'ignorais. J'ignorais tout. Les sensations, les émotions. J'étais nourri, je ne connaissais pas la faim, ni la soif. Ma température était maintenue à la normale grâce à un thermomètre relié à une pompe à air.

Je n'avais ni chaud, ni froid, jamais.

J'ignorais que j'étais à l'intérieur. J'ignorais l'existence d'un extérieur.

Je n'avais rien à faire, je respirais, c'est tout.

Puis vint la brèche. La lumière qui s'éteint. D'un coup. La porte qui s'ouvre. Mes yeux qui se ferment. Quand la lumière s'éteint mes yeux se ferment automatiquement. Cette fois quelque chose avait changé. L'éblouissement était différent. Le noir qui revient alors que l'éblouissement n'est pas terminé. Je n'ai rien ressenti. Je ne ressentais rien. J'ignorais qu'on peut ressentir quelque chose. Quand le noir s'est allongé, j'ai brusquement senti ma peau. D'habitude je ne sens pas ma peau. J'ai frissonné. Frissonner c'est le mot exact. J'ai frissonné, j'ai senti quelque chose sur ma peau, qui m'a fait frissonner, il y avait de

l'air, d'habitude il n'y a pas d'air, d'habitude l'air ne bouge pas. J'ai inspiré profondément, une sensation que je ne connaissais pas s'est installée dans mon corps. Elle est venue de nulle part, sans prévenir. Je ne savais pas ce qui arrivait, c'était délicieux. Tant que j'étais ébloui je ne voyais rien. J'étais dans le noir, je commençais à voir. Des formes. Je voyais des formes dans le noir. Des ombres apparaissaient et disparaissaient. J'ai bougé mes doigts, j'ai constaté que j'ai des doigts, au bout de mes mains, mes mains bougeaient dans le noir. Je me suis levé. C'était facile de se lever. Mes jambes m'ont porté, je n'avais rien demandé, mes jambes m'ont porté vers la brèche, j'ai glissé à travers la fente, je me suis laissé porter par mes jambes. Mes mains touchaient les endroits où je passais, mes doigts caressaient des choses dures, j'ai posé mes mains sur quelque chose de plat et de lisse, j'avançais sans savoir que je marchais. J'ai continué, longtemps, doucement, j'avais cessé de frissonner, j'inhalais des odeurs fraîches, je suis arrivé devant un obstacle, je savais que je devais pousser devant moi, j'ai forcé, les deux mains ont poussé l'obstacle, il a cédé d'un coup, et ce fut l'éblouissement. En une seule poussée, la lumière s'est jetée sur moi, la lumière où je vivais m'a arraché un cri, je n'ai pas vu la porte s'ouvrir, j'ai poussé sans savoir quelle nuit je fuyais, j'ai poussé tellement fort avec mes mains que je suis tombé, la lumière m'a frappé de plein fouet, derrière moi un bruit sec, la porte s'était refermée.

J'étais tombé sur une chose mouvante, chaude, singulière. Au lieu de me relever, je me suis allongé, mon visage s'est frotté contre une matière douce qui sentait bon. Je suis resté comme ça longtemps. Longtemps. Puis je me suis levé, et c'est là que j'ai compris que j'étais vivant.

Je venais de naître.

Je me souviens d'une présence dans le noir. Un souffle, un battement. Nous étions bien, nous n'étions pas seuls. J'ai le vague souvenir d'une présence. Puis plus rien. Depuis ce moment je suis habité par l'absence. Une absence indéfinissable. Je fais des rêves, des cauchemars, j'ai l'impression de vivre plusieurs vies, je ne sais pas quelle est la mienne.

Je sais lire et écrire, je ne me souviens pas comment j'ai appris à lire et à écrire. A calculer. A faire des phrases. Il m'a semblé que tout le monde fait cela naturellement, qu'on naît avec ces choses-là. On porte beaucoup de choses en soi, on apporte beaucoup de choses en ce monde, des choses qui viennent d'ailleurs, de très loin parfois, ou des choses qui nous ont été communiquées par nos ancêtres et dont on se souvient. Il y a des choses qu'on fait sans avoir appris, comme marcher, manger, se tenir debout, c'est juste une question de temps, ça vient naturellement. Lire et écrire ça ne vient pas tout seul, il y a des gens qui ne sauront jamais lire écrire.

J'ai fouillé dans ma mémoire, et bien qu'elle soit pleine de trous, j'y ai retrouvé maman. Maman était avec moi, tout le temps. Elle était tout pour moi. Mon univers. Dans cet univers il y avait des caresses, des mots doux, des jeux, des histoires. Elle me racontait des histoires. Ces souvenirs sont pêle-mêle dans ma tête avec plein d'autres choses floues. Je me souviens d'un moment où elle se tenait derrière une table, elle tenait un livre à la main, elle écrivait sur un tableau, son regard était

sévère, elle ne tolérait aucune diversion, c'était un moment sans caresse, où sa main ne se perdait pas dans mes cheveux, je devais réfléchir, tenir un stylo, reprendre des mots, apprendre des paragraphes entiers, des formules. Je n'ai pas compris comment j'ai pu retenir des leçons alors que je n'ai pas de mémoire. Trop de choses m'échappent.

Quand je me suis retrouvé dehors, j'ai su que c'était ça, la vie. Ma vraie naissance c'était celle-là, me retrouver dehors. Un dehors que je ne reconnaissais pas mais qui m'était familier. Les pièces d'un puzzle me sont apparues, il en manquait beaucoup, je ne pouvais définir ce qui manquait mais je savais que j'allais le découvrir. Il le fallait, sans quoi venir à la vie n'a aucun sens, il ne suffit pas de naître, il faut vivre. Pour vivre il faut savoir. Quoi ? Je l'ignore. Je baigne dans un flot de questions imprécises, des mots en forme de points d'interrogation. Ma tête en est remplie, un brouillard dissimule ce que j'ai vécu avant de naître, un brouillard qui va se dissiper. J'ai vécu quelque part avant d'atterrir ici, je vois un tableau grossièrement lavé, l'éponge a laissé des traces, des traînées sous lesquelles persistent des signes à demi-effacés, une écriture en ligne droite, ma biographie. Ils n'ont pas pu tout effacer. A moi de déchiffrer les mots, de mettre des images sur ces mots, de ramener les souvenirs à la lumière de ma conscience. Derrière moi il y a une histoire, une peinture, une fresque avec des motifs et des couleurs, une couche en recouvre une autre mais sur le fond il reste les premiers motifs, les premières couleurs, et c'est celles-là que je dois découvrir. Je pressentais que dans ce que je vivais il y avait des couches antérieures, dissimulées sous des couches plus récentes. Je venais de naître adulte. Adulte et instruit. Je ne savais pas qui j'étais mais j'étais heureux. J'étais en délivrance. Pas délivré, en délivrance, c'est-à-dire qu'il me fallait découvrir comment j'étais parvenu jusque là, pourquoi, et qu'allais-je faire de cette vie qui m'était tombé dessus par surprise.

J'ai marché, marché, marché, je me suis retrouvé sur la plage. J'ai reconnu la mer, j'étais déjà venu là. Le vent est tombé, la nuit est tombée, je suis tombé. J'étais là où j'ai toujours été. Les

souvenirs se bousculaient, s'acharnaient dans ma tête, un fouillis inextricable d'images surgissait puis disparaissait. Ma mère était présente dans ces souvenirs, elle était là, j'étais blotti au creux de ses bras, elle me protégeait de la mer qui rugissait dans la nuit sous la voûte céleste. Son souffle calmait le vent qui m'enivrait et m'emportait dans des rêves sans fin.

Quand j'ai poussé la porte ce jour-là je ne savais pas d'où je venais ni où j'allais. J'ai entendu des voix, quelqu'un m'appelait, les bruits s'étaient mélangés, j'avançais je ne savais rien faire d'autre, un guide invisible me poussait en avant.

J'ai marché sur le sable fin, le jour s'est levé. Le monde m'est apparu. Une immensité bleue striée de déchirures blanches qui se formaient et se déformaient, s'allongeaient, rétrécissaient, s'éparpillaient jusqu'à se dissoudre. Le blanc c'était le même blanc que celui de ma maison, sauf que ma maison était d'un blanc immuable, ici le blanc était tout en mouvance sur un fond bleu profond, dur, sec, infini, au-dessus d'un océan aux reflets sombres. Je ne peux m'empêcher de reprendre la comparaison avec un tableau. Un tableau inachevé, en création permanente, avec des ombres et des formes qui dansent des sarabandes de couleurs et qui sortent du cadre sous l'effet d'un pinceau invisible. La mer se balançait d'une vague à l'autre, se jetait voluptueusement sur la plage avant de se retirer dans un soupir.

J'ai eu un vertige, je me suis assis, je me suis allongé, j'avais du ciel plein les yeux, l'air frais balayait mon visage, mon cerveau retrouvait des images à partir d'instant fugaces qui se déroulaient comme dans une galerie de photos interminable, je suis resté perplexe.

Où étais-je ? Qui suis-je ? Je percevais mon corps, je flottais dans un monde qui m'est apparu au moment où s'anéantissait mon passé, un passé dont j'avais conscience mais qui se dérobaît à ma mémoire. Que s'était-il passé ? Où était ma mère ? Mon père ? Je me souviens d'eux, à présent.

Je me suis assis, j'ai replié mes jambes, posé ma tête sur les genoux, j'ai serré mes bras autour de mes jambes, j'ai regardé en avant. J'étais seul. Je ne voulais pas être seul. Je voulais mes parents. Une peur panique s'est soudain emparé de moi : mes parents, existaient-ils réellement ou les avais-je inventés ? Existé-je réellement ? Est-il possible que je vive un rêve ? Que la réalité va me sortir de là, que je me retrouve comme chaque jour dans une grande maison avec des chambres blanches, une salle de classe, un immense bureau et plein de gens devant leurs ordinateurs, blêmes comme les murs toujours blancs, blancs partout, du sol au plafond ? La vision de mon quotidien s'efface aussitôt, reste la question de savoir si je dors ou si je suis éveillé. J'ai conscience d'être en vie, quelle que soit la situation : sommeil ou veille. Cela m'apaise.

Devant moi la mer, l'immensité aux milles chatouillements qui frémit et qui danse au son d'une mélodie qui sort de ses entrailles. Un souffle tiède et doux m'enveloppait, faisait danser mes cheveux jusqu'à me barrer la vue, j'ai fermé les yeux, balayé mes cheveux mais ils revenaient toujours, sauvages et indociles.

J'ai dû m'endormir, quand je me suis réveillé j'étais dans un lit, maman penchée au-dessus de moi, au pied du lit, mon père. Ils m'ont souri, mon père est sorti, maman s'est assise et m'a longuement caressé le front.

Je n'étais pas dans ma chambre. Ici il y avait une fenêtre, étroite et haute, sans rideau, la lumière glissait sur les meubles et le sol, grimpait sur le mur d'en face. L'air que je respirais était léger, sans odeur. L'air du dehors.

Je me suis levé. Mes jambes étaient lourdes, j'ai péniblement posé mon pied sur le sol tiède, je titubais. J'ai marché jusqu'à la porte, elle était fermée à clé. J'eus un flash : des portes fermées sous lesquelles passent des sons confus, seules traces de vie humaine le long des couloirs. Derrière chaque porte d'étranges créatures blafardes. Vision fugace mais nette, assez pour me perturber.

J'essayai de reconstituer ma vie, comme après une transformation, je tentai de renouer avec moi-même. Je me suis recouché, j'ai laissé mes yeux errer sur les murs de la chambre, au-delà de la fenêtre ouverte qui donnait sur un bout de ciel. Ou donc étais-je ? Pas dans ma chambre en tout cas, ma chambre était étroite, le lit haut avec des barreaux, des appareils clignotaient sans relâche dans un bruit lénifiant, les meubles et les murs étaient blancs.

Je restai allongé longtemps. Je n'avais pas la notion du temps. Hier et demain n'avaient pas de signification. Ma vie s'étirait sur un présent continu.

C'est au moment où je suis né que j'ai pris conscience du passé, du présent, de l'avenir. Avant, je vivais un long présent sans douleur et sans importance. Comme une chose, un objet. Inutile, donc.

C'est au moment de ma naissance que j'ai senti l'utilité des

choses, de moi, de mon être, sans encore pouvoir l'expliquer, sans encore savoir en quoi je pourrais être utile. J'ignorais les autres. Je savais qu'ils étaient là, comme les pierres de la falaise ou les arbres de la forêt, ils sont nécessaires pour constituer une colline, une forêt, mais à part cela ils n'avaient pas d'utilité.

Je suis resté un long moment sur mon lit à contempler le ciel d'un bleu pur où se déchiraient des nuages dans une chamaillerie incessante. J'étais encore engourdi quand ma mère est venue, elle a posé des vêtements sur mon lit, je me suis levé, au moment où j'ai pensé que je devrais prendre une douche, j'ai vu la porte sur ma droite, en face de la fenêtre, je savais que se trouvait là ma salle de bain, j'y suis allé par réflexe, mon subconscient m'a guidé. Mon peignoir était accroché derrière la porte, j'ai trouvé ça normal. Ce que je n'ai pas trouvé normal c'est le fait de reconnaître les choses, les choses que j'avais oubliées, dont je me servais tous les jours, je savais que je répétais ces gestes tous les jours, je savais que chaque matin je devais me les remémorer comme si la nuit les avait effacées, comme si je devais rouvrir un cahier pour suivre des instructions que je reconnaissais au fur et à mesure de ma lecture.

Ma mère m'attendait, debout près de la fenêtre.

Nous sommes sortis de la chambre sans un mot. Je n'ai pas reconnu le couloir. Il me semblait que mon esprit tournait dans un sens nouveau, m'obligeant à me découvrir comme si j'étais un visiteur pour moi-même. Ma chambre s'ouvrait sur une pièce carrée, à droite et à gauche les murs crépis de blanc comportaient une porte, en face s'ouvrait une porte vitrée qui regorgeait de lumière, une lumière assourdissante qui débordait jusque sous mes pieds. Nous avons ouvert la porte vitrée, le

soleil se jeta sur moi, m'empêchant de distinguer clairement la table recouverte d'une nappe jaune où trônait un plateau chargé de fruits, de gâteaux, d'une carafe, d'une théière et d'ustensiles divers dissimulés sous une pile de serviettes.

J'ignorais ce qui s'était passé, comment je suis né, je veux dire comment m'est venu cette impression de naissance, comment j'ai atterri dans cette chambre, j'essayais de retrouver les contours de mon ancienne chambre, je n'étais même plus sûr qu'elle était blanche, mais si, elle était blanche, tout là-bas était blanc, je m'en suis rendu compte quand j'ai vu ces couleurs, quand j'ai senti l'air du dehors. Je me suis dit que tout ce que nous savons, nous le savons quand nous avons des éléments de comparaison. Sans élément de comparaison, nous ne savons pas si nous sommes heureux ou malheureux, à moins qu'une souffrance physique ne perturbe le fonctionnement de notre corps. Sans douleur physique, notre vie est une suite d'habitudes, de rythmes, une non-existence dont nous ne cherchons pas à sortir parce que nous ne savons pas qu'il y a autre chose.

Je venais de découvrir qu'il y a autre chose. Je raisonnai, je raisonnai comme jamais je n'ai raisonné. Du moins c'est ce que je croyais.

Il a suffi de quelques secondes pour que ma vie bascule. Quand j'ai mis le pied dehors je me suis fracassé. Une tirelire brisée qui épargille des centaines de piécettes dans un roulement anarchique à travers la pièce. Autour de moi des fragments de vie que je n'arrivais pas à rassembler. Il me faudra les ramasser une à une pour reconstruire l'histoire.

La porte de ma chambre était fermée à clé, ça m'a donné envie de sortir. Si elle n'avait pas été fermée à clé, je serais peut-être resté sur la terrasse à contempler le paysage, à profiter de la tranquillité, à suivre des yeux le vol des mouettes. Une porte fermée c'est l'interdiction de sortir. Un début de révolte. Les prémices d'une désobéissance. Je n'ai plus l'âge d'obéir. Si je suis chez moi je sors et je rentre comme je veux, si je ne suis pas chez moi je ne reste pas dans un endroit fermé à clé. Un sentiment nouveau me submergea. Le désir de faire ce que je veux, d'aller où je veux, de désobéir, de me révolter. Je découvrais le besoin de liberté.

J'ai entendu le bruit d'un moteur, pas question de rester là à ruminer. J'ai ouvert la fenêtre. La vue était saisissante. Au loin la mer scintillait de mille feux minuscules semés à sa surface par une main invisible. J'examinai les abords : des arbustes touffus sous la fenêtre, de nombreuses anfractuosités le long des murs, pas besoin d'être un bon varappeur pour descendre de cette falaise, au pire je sauterais. Je me suis assis sur le rebord de la fenêtre, c'était quand même plus haut que je ne pensais ! Tant pis, je n'allais pas rester coincé là, je tente le tout pour le tout. Prenant mon courage à deux mains, je me suis retourné, tournant le dos à la mer, je me suis laissé glisser, mes mains agrippaient le bord de la fenêtre, j'avais repéré une pierre qui sortait du mur un peu plus bas, je réussis à poser un pied, je décollai la main gauche, je n'étais plus retenu que par ma main droite, mon bras commençait à me faire mal, ma main gauche trouva un trou dans le mur, j'y fixai mes doigts, mon pied trouva un deuxième appui. Je repris mon souffle, plus de retour possible, je m'en suis remis à la grâce de Dieu, doutant de son existence, l'espérant ardemment. Je lâchai le bord de la fenêtre,

j'étais scotché sur le mur comme un lézard, le soleil chauffait, ma joue droite posée contre la roche rugueuse, je risquai un œil vers le bas, je n'ai pas réussi à évaluer la distance, j'étais loin du sol, je descendis d'un cran, ma main chercha un nouvel appui, mon pied dérapa, je fus déstabilisé, mes doigts lâchèrent, je perdis l'équilibre, j'ai eu le réflexe de me retourner et de projeter mes bras en avant, ils amortirent le choc, je traversai un épineux et me retrouvai au sol. La fenêtre de ma chambre m'apparut lointaine, bien plus haut que deux étages d'immeuble !

Mes mains et mes bras saignaient, j'essayai les égratignures et tout en inspectant les lieux. Au-dessus de ma chambre il y avait deux fenêtres surmontées d'une corniche où s'engouffraient les mouettes. Un peu plus haut, sur la gauche une maison décalée sortait de la roche. Sur le mur de sa terrasse, envahie par la végétation, un pin était resté accroché dans les fissures comme une plante fossilisée.

Je fis quelques pas, la mer avait disparu, cachée par les broussailles et un agglomérat d'énormes pierres entassées par une nature capricieuse. Je franchis la barrière rocheuse, me retrouvai sur une plage de galets où le vent projetait des vagues pleines d'écume. La mer réapparaissait, sauvage et indomptée. Au fur et à mesure que j'avançais les rochers s'espaçaient, les arbustes se raréfiaient, une plage de sable fin s'étirait sur une longue étendue déserte avant de bifurquer brutalement à gauche et de s'arrêter là. Je me retrouvai sur une petite route macadamisée.

A ma droite la mer était toujours là, peu profonde, dans un calme surprenant, des petites déferlantes ondulaient sous des

rubans chargés d'écume.

A ma gauche, au fond d'une vaste cour bordée de pelouses bien entretenues s'élevait une imposante maison. On y accédait par un large perron de pierre agrémenté de jardinières garnies de plantes grasses.

Une camionnette était garée devant le portail ouvert. La porte de la maison s'ouvrit, un ouvrier sortit, dévala les marches, traversa la cour. L'électricien passa devant moi et me salua «Salut Eric, qu'est-ce que tu fais là mon garçon ? » il n'attendit pas ma réponse, grimpa dans son camion et démarra.

Je rebroussai chemin. En arrivant à l'endroit où j'étais tombé je découvris une grotte dissimulée derrière un bouquet de fougères. J'avançai prudemment, j'écartai le feuillage, je pénétrai dans un antre, bas de plafond, une odeur d'humidité et de moisi s'élevait du sol où stagnait une eau visqueuse. Au fond de la grotte, un long couloir s'enfonce sous la falaise. Mes yeux s'habituèrent à la pénombre, je ne distinguais pas grand chose, seulement des nuances sombres, j'avançais sans peine sur un sol de terre battue. Je ne sais combien de temps j'ai marché ni quelle distance je parcourus, au bout d'un moment le couloir s'arrêta, je me heurtai à un mur. Je tâtonnai, en vain, le couloir n'allait pas plus loin. Je revins sur mes pas, je reviendrai avec une lampe de poche.

La fenêtre de ma chambre à plus de deux mètres du sol, aucune prise pour m'accrocher, impossible de grimper.

J'allai explorer l'autre côté de la falaise. La mer déroulait ses vagues jusqu'à mes pieds, je retirai mes chaussures, je

découvris avec ravissement un paysage sauvage, loin du paysage lunaire où j'étais tombé. J'étais au bout du monde. Je m'éloignai de la falaise, m'assis sur un tronc d'arbre échoué dans le sable. La mer murmurait une berceuse soutenue par un vent tiède qui revenait comme un refrain dans mes cheveux. Je m'allongeai à même le sable, je fermai les yeux, je flottais dans le chant sorti des fonds marins, un chant maintes fois entendu, je reconnus la voix douce de ma mère, sa main sur mes joues, le balancement de son corps qui m'emmenait sur un autre rivage, là où il n'y a que du soleil et du bonheur, j'étais l'enfant d'une sirène et j'allais disparaître avec elle dans les vapeurs marines jusqu'au fond de l'éternité. Je m'éveilla d'un bond et je fus pris de panique. Je ne savais plus où j'étais. J'étais perdu. Affolé, je me suis levé, j'ai couru dans tous les sens, je ne reconnaissais plus rien quand j'aperçus un peu plus loin la falaise qui montait la garde, menaçante et majestueuse et je sus que je devais retourner là-bas.

Je repris la direction de la falaise, traversai la plage déchiquetée avec ses pierres hérissées et entrepris de monter le fin sentier qui desservait les maisons troglodytes. On l'aperçoit de loin, minuscule trait jaunâtre qui dessine des arabesques fantaisistes, contourne les terrasses, disparaît derrière un escalier, surgit sous un pin déformé par les assauts du temps. L'espace entre ma terrasse et celle de la maison voisine est couvert de lianes et du pin ancré dans la façade, son tronc épais me paraît assez solide pour supporter mon poids.

Alors que je contournai la première maison et escaladai le renflement formé par ce qui devait être un jardin potager, j'entendis une voix. Elle venait d'en face. Une femme me faisait des signes depuis une fenêtre sur le côté de la grande